

## Méditation du Vendredi saint 2023 par le Pasteur Dominique Hernandez à l'Oratoire du Louvre

### Matthieu chapitre 27, versets 45-56

Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième heure il y eut des ténèbres sur toute la terre. Et vers la neuvième heure, Jésus cria : *Eli, Eli, lema sabachthani* ? C'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Quelques-uns de ceux qui étaient là l'entendirent ; ils disaient : En voilà un qui appelle Elie. Aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge, qu'il remplit de vin aigre ; il la fixa à un roseau pour lui donner à boire. Mais les autres dirent : Laisse, voyons si Elie va venir le sauver. Jésus poussa encore un grand cri et rendit l'esprit.

Alors le voile du sanctuaire se déchira en deux, d'en haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et les corps de beaucoup de saints endormis se réveillèrent. Sortis des tombeaux après son réveil, ils entrèrent dans la ville sainte et se manifestèrent à beaucoup de gens. Voyant le tremblement de terre et ce qui venait d'arriver, le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus furent saisis d'une grande crainte et dirent : Celui-ci était vraiment Fils de Dieu. Il y avait là beaucoup de femmes qui regardaient de loin, celles-là même qui avaient accompagné Jésus depuis la Galilée, pour le servir. Parmi elles, il y avait Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.

C'est la fin d'un monde.

Dans le plus spectaculaire des quatre récits évangéliques de la mort de Jésus, Matthieu met en scène la fin d'un monde par son écriture comme toujours tissée avec les fils des Écritures hébraïques : les livres de Jérémie, Ésaïe, Zaccharie, Nahum, Ézéchiël, et Élie du livre des Rois, et la littérature apocalyptique, et avec la trame du récit de Marc bien sûr. Ils sont tous là

- les prophètes, révélateurs des ruptures, porte-voix des appels exhortant aux retours et annonçant la restauration, visionnaires des crises et des jugements,
- et les femmes au loin démunies de leur service mais pas de leur fidélité,
- et les soldats vains gardiens de la conservation du monde qui s'effondre,
- et le centurion démis de sa position de chef pour être suscité en témoin.

Ils sont tous là, dans l'écriture de Matthieu, comme dans un concentré de temps et d'espace, histoire et interprétation condensées dans cette heure, ce moment de la mort où un monde s'écroule. Ce n'est pas seulement la fin d'un monde comme cela se produit à chaque décès pour les proches de la personne défunte ; ce n'est pas seulement la fin d'un monde pour les femmes qui servaient Jésus, ou pour les disciples qui, eux, ont déjà fui, depuis Gethsémani.

C'est la fin d'un monde qui est le monde des juifs, et aussi des romains, le monde de la terre habitée où pourtant tous n'ont pas place puisqu'il a été décidé d'en tuer un.

Et Matthieu nous associe, nous entraîne, non dans un spectacle mais dans une méditation, une conscience bouleversée, bouleversante de ce que signifie la mort de Jésus de Nazareth, le Christ de Dieu, Fils de Dieu. C'est en cela que s'effondre un monde, dans le conflit entre deux interprétations de ce que représente être Fils de Dieu, deux

interprétations de la Loi de Moïse, deux interprétations de la justice de Dieu.

Lorsque Jésus meurt, tout est bouleversé, Matthieu multiplie les manifestations de ruptures : le tremblement de terre, les rochers fendus, les tombeaux qui s'ouvrent et premièrement, le rideau du temple fendu lui aussi, comme les rochers, texture déchirée de haut en bas, ce qui n'est pas le moindre des signes puisque c'est celui qui inaugure l'ébranlement de tout, la fin d'un monde.

Tous ces signes rendent compte, à la manière de Matthieu, de la réponse divine à la mort du Fils. Le voile du Temple est fendu de haut en bas, la déchirure commence, elle est initiée du haut, d'en haut. Si ce voile déchiré est celui du vestibule orné de broderies représentant, selon le témoignage de Flavius Josèphe « tout le spectacle du ciel », soleil, lune, étoiles, il désigne ce qu'il y a de plus inaccessible, la profondeur du cosmos. La déchirure se propage inexorablement sur la terre dans ce qu'il y a de plus dur, de plus solide : les rochers, et dans ce qu'il y a de plus définitif : les tombeaux des morts. Contingences et nécessités sont ébranlées : elles ne recèlent ni ne maîtrisent ce qui était à l'œuvre dans l'homme crucifié et par lui.

La déchirure peut renvoyer à celle des vêtements après un décès, déchirure et tremblement comme signes de tristesse, de chagrin, de deuil, un chagrin et une tristesse de dimension cosmique et déjà les ténèbres recouvrent la terre, chagrin dans l'Alliance une fois de plus mise à mal, chagrin dans la Création dont la dynamique qui la crée est rejetée par la condamnation voulue par les religieux du Temple.

Ou bien, ou en même temps, la déchirure représente la colère, divine colère provoquée par la mort du Fils, mise à mort ignominieuse de celui dont la parole était parole de vérité

face aux paroles hypocrites des religieux, parole de liberté face aux paroles de marchandage, parole de la générosité divine face aux paroles de contraintes.

Alors la déchirure est jugement, apocalypse pour le monde soumis aux logiques religieuses et politiques qui voilent le don et le pardon du Père qui est dans les cieus, qui tissent l'hypocrisie en linceul des vivants, qui déroulent l'étoffe du mensonge pour lier les vivants.

Le voile du Temple est déchiré, les fils sont rompus : fils de la logique des comptes, fils de la médiation obligée des prêtres, fils de la succession des sacrifices, fils de la tradition avant tout, fils des catégories qui classent les humains, fils des discours d'exclusion, fil du temps à gagner, à remplir ou à répéter.

Parce que cet homme crucifié était vraiment Fils de Dieu.

Matthieu répercute la déchirure du voile du voile par l'ébranlement de la terre qui tremble et par la déchirure des rochers qui se fendent pour faire entendre, pour faire comprendre la fin de ce monde où la justice est disjointe de la générosité du Père pour devenir affaire de pouvoir, d'échange et de morale, ce monde où l'esprit de gratuité du Père est remplacé par le système religieux de domination.

Fin d'un monde, mais pas fin du monde, car si l'un s'effondre, un autre apparaît, déjà, dans des prémices encore convulsives mais que l'aube du troisième jour éclairera dans leur épanouissement.

Car la déchirure est aussi ouverture.

L'autre voile du Temple de Jérusalem est celui qui sépare le Saint des Saints du reste du Temple, le Saint des saints où le sacré ne supportait qu'une présence humaine, celle du grand-prêtre, une fois par an.

La déchirure du voile supprime l'espace réservé, supprime la séparation et c'est toute la compréhension du monde et de l'existence qui est bouleversée.

Ce n'est pas que Dieu s'échappe du Temple, il n'y était déjà pas retenu ; c'est que le sacré est aboli, et qu'il ne s'agit plus que de marcher sur

les routes humaines, comme le faisait Jésus le Christ Fils de Dieu, pour être au bénéfice de la justice de Dieu. Il n'est plus de lieu, plus de temps réservé ou interdit ; et la religion qui brode autour du sacré, qui surfile sa morale de perfection et pique à petits points serrés l'existence d'exigences de sainteté, est dévaluée, rendue vaine aux regards de la grâce, néfaste aux regards de la foi, incapable qu'elle est de comprendre la différence entre

- l'abrogation de la Loi qui représente l'illusion de l'humain de la maîtrise de sa propre identité et de son devenir,
- et l'accomplissement de la Loi c'est-à-dire ses interprétations libératrices et vivifiantes.

Ce que Jésus mettait en acte et en parole : la proximité de Dieu, l'abolition non de la Loi mais des ségrégations au nom de Dieu, cela est manifesté dans la déchirure du voile et est maintenu, d'une autre manière, sans parole, puisque le prophète dont la parole exprimait la vérité de la Loi et de la justice de Dieu a été tué.

Reste l'inconditionnelle générosité qui fait pleuvoir et lever le soleil sur les justes et les injustes, sur les mauvais et sur les bons. Reste la gratuité de la reconnaissance des personnes, Dieu pour tous et Dieu en tous.

Et s'ouvrent alors les tombeaux, comme les rochers ont été fendus, les tombeaux des morts, de toutes les morts. Car plus que la terre et les rochers, le soubassement réel du monde est cette parole dont la juste voix humaine s'est tue sur la croix, tuée parce que révélatrice de la bonté fondatrice du monde des humains sur la terre. Ce n'est pas encore la restauration, mais l'ouverture des tombeaux et la résurrection de beaucoup de saints, quelle heureuse imprécision, donnent à comprendre que ce n'est pas terminé : un autre jour se lèvera pour un monde nouveau, où femmes et disciples, prophètes et centurions seront tissés ensemble dans une texture chatoyante et libre : un monde sans voile.